

circonstance, et resta donc étranger au mouvement des bureaux mis en émoi par la mort de monsieur de La Billardièrre ; il ne l'apprit que par le petit de La Brière, qui savait apprécier l'immense valeur du chef de bureau.

Or donc, dans le bureau des Baudoyer (on disait les Baudoyer, les Rabourdin), vers dix heures, Bixiou racontait les derniers moments du directeur de la division à Minard, à Desroys, à monsieur Godard qu'il avait fait sortir de son cabinet, à Dutocq accouru chez les Baudoyer par un double motif. Colleville et Chazelle manquaient.

BIXIOU, debout devant le poêle, à la bouche duquel il présente alternativement la semelle de chaque botte pour la sécher.

Ce matin, à sept heures et demie, je suis allé savoir des nouvelles de notre digne et respectable directeur, chevalier du Christ, etc., etc. Eh ! mon Dieu, oui, messieurs, le baron était encore hier vingt *et cætera* ; mais aujourd'hui il n'est plus rien, pas même employé. J'ai demandé les détails de sa nuit. Sa garde, qui se rend et ne meurt pas, m'a dit que, le matin dès cinq heures, il s'était inquiété de la famille royale. Il s'était fait lire les noms de ceux d'entre nous qui venaient savoir de ses nouvelles. Enfin, il avait dit : « Emplissez ma tabatière, donnez-moi le journal, apportez-moi mes besicles ; changez mon ruban de la Légion d'honneur, il est bien sale. » Vous le savez, il porte ses ordres au lit. Il avait donc toute sa connaissance, toute sa tête, toutes ses idées habituelles. Mais, bah ! dix minutes après, l'eau avait gagné, gagné, gagné le cœur, gagné la poitrine ; il s'était senti mourir en sentant les kystes crever. En ce moment fatal, il a prouvé combien il avait la tête forte et combien était vaste son intelligence ! Ah ! nous ne l'avons pas apprécié, nous autres ! Nous nous moquions de lui, nous le regardions comme une ganache, tout ce qu'il y a de plus ganache, n'est-ce pas, monsieur Godard ?

GODARD.

Moi, j'estimais les talents de monsieur de La Billardièrre mieux que qui que ce soit.

BIXIOU.

Vous vous compreniez !

GODARD.

Enfin, ce n'était pas un méchant homme ; il n'a jamais fait de mal à personne.

BIXIOU.

Pour faire le mal, il faut faire quelque chose, et il ne faisait rien. Si ce n'est pas vous qui l'aviez jugé tout à fait incapable, c'est donc Minard ?

MINARD, en haussant les épaules.

Moi !

BIXIOU.

Hé bien, vous, Dutocq ? (*Dutocq fait un signe de violente dénégation.*) Bon ! allons, personne ! Il était donc accepté par tout le monde ici pour une tête herculéenne ! Hé bien, vous aviez raison ; il a fini en homme d'esprit, de talent, de tête, enfin comme un grand homme qu'il était.

DESROY, impatienté.

Mon Dieu, qu'a-t-il fait de si grand ? il s'est confessé !

BIXIOU.

Oui, monsieur, et il a voulu recevoir les saints sacrements. Mais pour les recevoir, savez-vous comment il s'y est pris ? il a mis ses habits de gentilhomme ordinaire de la chambre, tous ses ordres, enfin il s'est fait poudrer ; on lui a serré sa queue (pauvre queue) dans un ruban neuf. Or, je dis qu'il n'y a qu'un homme de beaucoup de caractère qui puisse se faire faire la queue au moment de sa mort ; nous voilà huit ici, il n'y en a pas un seul de nous qui se la ferait faire. Ce n'est pas tout, il a dit, car vous savez qu'en mourant tous les hommes célèbres font un dernier *speech* (mot anglais qui signifie *tartine parlementaire*), il a dit... Comment a-t-il dit cela ? Ah ! *Je dois bien me parer pour recevoir le Roi du ciel, moi qui me suis tant de fois mis sur mon quarante et un pour aller chez le roi de la terre !* Voilà comment a fini monsieur de La Billardièrre ; il a pris à tâche

de justifier ce mot de Pythagore : « On ne connaît bien les hommes qu'après leur mort. »

COLLEVILLE, *entrant.*

Enfin, messieurs, je vous annonce une fameuse nouvelle...

TOUS.

Nous la savons.

COLLEVILLE.

Je vous en défie bien, de la savoir! J'y suis depuis l'avènement de Sa Majesté aux trônes collectifs de France et de Navarre. Je l'ai achevé cette nuit avec tant de peine, que madame Colleville me demandait ce que j'avais à me tant tracasser.

DUTOCCQ.

Croyez-vous qu'on ait le temps de s'occuper de vos anagrammes quand le respectable monsieur de La Billardière vient d'expirer?...

COLLEVILLE.

Je reconnais mon Bixiou! je viens de chez monsieur La Billardière, il vivait encore; mais on l'attend à passer... (*Godard comprend la charge et s'en va mécontent dans son cabinet.*) Messieurs, vous ne devineriez jamais les événements que suppose l'anagramme de cette phrase sacramentale (*il montre un papier*) : *Charles dix, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.*

GODARD, *revenant.*

Dites-le tout de suite, et n'amusez pas ces messieurs.

COLLEVILLE, *trionphant et développant la partie cachée de sa feuille de papier.*

A H. V. il cédéra

De S. C. l. d. partira.

En nauf errera.

Decède à Gorix.

Toutes les lettres y sont! (*Il répète.*) A Henri cinq cédéra (sa couronne), de Saint-Cloud partira : en nauf (esquif, vaisseau, felouque, corvette, tout ce que vous voudrez, c'est un vieux mot français) errera...

DUTOCCQ

Quel tissu d'absurdités! Comment voulez-vous que le roi cède la couronne à Henri V, qui dans votre hypothèse serait son petit-fils, quand il y a monseigneur le Dauphin? Vous prophétisez déjà la mort du Dauphin.

BIXIOU.

Qu'est-ce que Gorix? un nom de chat.

COLLEVILLE, *piqué.*

L'abréviation lapidaire d'un nom de ville, mon cher ami, je l'ai cherché dans Malte-Brun : Goritz, en latin *Gorizia*, situé en Bohême ou Hongrie, enfin en Autriche...

BIXIOU.

Tyrol, provinces basques, ou Amérique du Sud. Vous auriez dû chercher aussi un air pour jouer cela sur la clarinette.

GODARD, *levant les épaules et s'en allant.*

Quelles bêtises!

COLLEVILLE.

Bêtises! bêtises! je voudrais bien que vous vous donnassiez la peine d'étudier le fatalisme, religion de l'empereur Napoléon.

GODARD, *piqué du ton de Colleville.*

Monsieur Colleville, Bonaparte peut être dit *empereur* par les historiens, mais on ne doit pas le reconnaître en cette qualité dans les bureaux.

BIXIOU, *souriant.*

Cherchez cet anagramme-là, mon cher ami! Tenez, en fait d'anagrammes, j'aime mieux votre femme, c'est plus facile à retourner. (*A voix basse.*) Flavie devrait bien vous faire faire, à ses moments perdus, chef de bureau, ne fût-ce que pour vous soustraire aux sottises d'un Godard!...

DUTOCCQ, *appuyant Godard.*

Si ce n'était pas des bêtises, vous perdriez votre place, car vous prophétisez des événements peu agréables au roi; tout bon royaliste doit présumer qu'il a eu assez de deux séjours à l'étranger.

COLLEVILLE.

Si l'on m'ôtait ma place, François Keller secouerait drôlement votre ministre. (*Silence profond.*) Sachez, maître Dutoeq, que tous les anagrammes connus ont été accomplis. Tenez, vous !... Eh bien, ne vous mariez pas : on trouve coqu dans votre nom !

BIXIOU.

D, t, reste alors pour détestable.

DUTOEQ, sans paraître fâché.

J'aime mieux que ce ne soit que dans mon nom.

PAULMIER, tout bas à Desroys.

Attrape, mons Colleville.

DUTOEQ, à Colleville.

Avez-vous fait celui de : Xavier Rabourdin, chef de bureau ?

COLLEVILLE.

Parbleu !

BIXIOU, taillant sa plume.

Qu'avez-vous trouvé ?

COLLEVILLE.

Il fait ceci : *D'abord rêva bureaux, E-u...* Saisissez-vous bien ?... **ET IL EUT !** *E-u fin riche.* Ce qui signifie qu'après avoir commencé dans l'administration, il la plantera là, pour faire fortune ailleurs. (*Il répète.*) *D'abord rêva bureaux, E-u fin riche.*

DUTOEQ.

C'est au moins singulier.

BIXIOU.

Et Isidore Baudoyer ?

COLLEVILLE, avec mystère.

Je ne voudrais pas le dire à d'autres qu'à Thuillier.

BIXIOU.

Gage un déjeuner que je vous le dis.

COLLEVILLE.

Je le paye, si vous le trouvez.

BIXIOU.

Vous me régalez donc ; mais n'en soyez pas fâché :

deux artistes comme nous s'amuseront à mort !... Isidore Baudoyer donne *Ris d'aboyeur d'oe!*

COLLEVILLE, frappé d'étonnement.

Vous me l'avez volé.

BIXIOU, cérémonieusement.

Monsieur de Colleville, faites-moi l'honneur de me croirez riche en niaiseries pour ne pas dérober celles de mon ochain.

BAUDOYER, entrant un dossier à la main.

Messieurs, je vous en prie, parlez encore un peu plus haut, vous mettez le bureau en très-bon renom auprès des administrateurs. Le digne monsieur Clergeot, qui m'a fait l'honneur de venir me demander un renseignement, entendait vos propos. (*Il passe chez monsieur Godard.*)

BIXIOU, à voix basse.

L'aboyeur est bien doux ce matin, nous aurons un changement dans l'atmosphère.

DUTOEQ, bas à Bixiou.

J'ai quelque chose à vous dire.

BIXIOU, tâtant le gilet de Dutoeq.

Vous avez un joli gilet qui sans doute ne vous coûte presque rien. Est-ce là le secret ?

DUTOEQ.

Comment, pour rien ! je n'ai jamais rien payé de si cher. Cela vaut six francs l'aune au grand magasin de la rue de la Paix, une belle étoffe mate qui va bien en grand deuil.

BIXIOU.

Vous vous connaissez en gravures, mais vous ignorez les lois de l'étiquette. On ne peut pas être universel. La soie n'est pas admise dans le grand deuil. Aussi n'ai-je que de la laine. Monsieur Rabourdin, monsieur Clergeot, le ministre sont tout laine ; le faubourg Saint-Germain tout laine. Il n'y a que Minard qui ne porte pas de laine, il a peur d'être pris pour un mouton, nommé *laniger* en latin de bucolique ; il s'est dispensé, sous ce prétexte, de se mettre en deuil de Louis XVIII, grand législateur, auteur de la chart

et homme d'esprit, un roi qui tiendra bien sa place dans l'histoire, comme il la tenait sur le trône, comme il la tenait bien partout ; car savez-vous le plus beau trait de sa vie ? non. Eh bien, à sa seconde rentrée, en recevant tous les souverains alliés, il a passé le premier en allant à table.

PAULMIER, regardant Dutocq.

Je ne vois pas...

DUTOCQ, regardant Paulmier.

Ni moi non plus.

BIXIOU.

Vous ne comprenez pas ? Eh bien, il ne se regardait pas comme chez lui. C'était spirituel, grand et épigrammatique. Les souverains n'ont pas plus compris que vous, même en se cotisant pour comprendre ; il est vrai qu'ils étaient presque tous étrangers...

(Baudoyer, pendant cette conversation, est au coin de la cheminée dans le cabinet de son sous-chef, et tous deux ils parlent à voix basse.)

BAUDOYER.

Oui, le digne homme expire. Les deux ministres y sont pour recevoir son dernier soupir, mon beau-père vient d'être averti de l'événement. Si vous voulez me rendre un signalé service, vous prendrez un cabriolet et vous irez prévenir madame Baudoyer, car monsieur Saillard ne peut quitter sa caisse, et moi je n'ose laisser le bureau seul. Mettez-vous à sa disposition : elle a, je crois, ses vues, et pourrait vouloir faire faire simultanément quelques démarches. (Les deux fonctionnaires sortent ensemble.)

GODARD.

Monsieur Bixiou, je quitte le bureau pour la journée ainsi remplacez-moi.

BAUDOYER, à Bixiou d'un air bénin.

Vous me consulterez, s'il y avait lieu.

BIXIOU.

Pour le coup, La Billardière est mort !

DUTOCQ, à l'oreille de Bixiou.

Venez un peu dehors me reconduire. (Bixiou et Dutocq

sortent dans le corridor et se regardent comme deux augures.)

DUTOCQ, parlant dans l'oreille de Bixiou.

Écoutez. Voici le moment de nous entendre pour avancer. Que diriez-vous, si nous devenions vous chef et moi sous-chef ?

BIXIOU, haussant les épaules.

Allons, pas de farces !

DUTOCQ.

Si Baudoyer était nommé, Rabourdin ne resterait pas, il donnerait sa démission. Entre nous, Baudoyer est si incapable que si du Bruel et vous, vous ne voulez pas l'aider, dans deux mois, il sera renvoyé. Si je sais compter, nous aurons devant nous trois places vides.

BIXIOU.

Trois places qui nous passeront sous le nez, et qui seront données à des ventrus, à des laquais, à des espions, à des hommes de la congrégation, à Colleville dont la femme a fini par où finissent les jolies femmes... par la dévotion...

DUTOCQ.

A vous, mon cher, si vous voulez une fois dans votre vie employer votre esprit logiquement. (Il s'arrête comme pour étudier sur la figure de Bixiou l'effet de son adverbe.) Jouons ensemble cartes sur table.

BIXIOU, impassible.

Voyons votre jeu.

DUTOCQ.

Moi, je ne veux pas être autre chose que sous-chef ; je me connais, je sais que je n'ai pas, comme vous, les moyens d'être chef. Du Bruel peut devenir directeur, vous serez son chef de bureau, il vous laissera sa place quand il aura fait sa pelote, et moi je boulotterai, protégé par vous, jusqu'à ma retraite.

BIXIOU.

Finaud ! mais par quels moyens comptez-vous mener à bien une entreprise où il s'agit de forcer la main au mi-

nistre, et d'expectorer un homme de talent? Entre nous, Rabourdin est le seul homme capable de la division, et peut-être du ministère. Or, il s'agit de mettre à sa place le carré de la sottise, le cube de la niaiserie, la place Baudoyer.

DUTOCC, se rengorgeant.

Mon cher, je puis soulever contre Rabourdin tous les bureaux! Vous savez combien Fleury l'aime? eh bien, Fleury le méprisera.

BIXIOU.

Être méprisé par Fleury!

DUTOCC.

Il ne restera personne au Rabourdin; les employés en masse iront se plaindre de lui au ministre, et ce ne sera pas seulement notre division, mais la division Clergeot, la division Bois-Levant et les autres ministères...

BIXIOU.

C'est cela! cavalerie, infanterie, artillerie et le corps des marins de la garde, en avant! Vous délirez, mon cher! Et moi, qu'ai-je à faire là dedans?

DUTOCC.

Une caricature mordante, un dessin à tuer un homme.

BIXIOU.

Le payerez-vous?

DUTOCC.

Cent francs.

BIXIOU, en lui-même.

Il y a quelque chose.

DUTOCC, continuant.

Il faudrait représenter Rabourdin habillé en boucher, mais bien ressemblant, chercher des analogies entre un bureau et une cuisine, lui mettre à la main un tranche-lard, peindre les principaux employés des ministères en volailles, les encager dans une immense souricière sur laquelle on écrivait : *Exécutions administratives*, et il serait censé leur couper le cou un à un. Il y aurait des oies, des canards à têtes conformées comme les nôtres, des portraits vagues,

vous comprenez! il tiendrait un volatile à la main, Baudoyer, par exemple, fait en dindon.

BIXIOU.

Ris d'aboyer d'oie! (*Il a regardé pendant longtemps Dutocq.*) Vous avez trouvé cela, vous?

DUTOCC.

Oui, moi.

BIXIOU, se parlant à lui-même.

Les sentiments violents conduiraient-ils donc au même but que le talent! (*A Dutocq.*) Mon cher, je ferai cela... (*Dutocq laisse échapper un mouvement de joie*) quand (*point d'orgue*) je saurai sur quoi m'appuyer; car, si vous ne réussissez pas, je perds ma place, et il faut que je vive. Vous êtes encore singulièrement *bon enfant*, mon cher collègue!

DUTOCC.

Et bien, ne faites la lithographie que quand le succès vous sera démontré...

BIXIOU.

Pourquoi ne videz-vous pas votre sac tout de suite?

DUTOCC.

Il faut auparavant aller flairer l'air du bureau, nous reparlerons de cela tantôt. (*Il s'en va.*)

BIXIOU, seul dans le corridor.

Cette raie au beurre noir, car il ressemble plus à un poisson qu'à un oiseau, ce Dutocq a eu là une bonne idée, je ne sais pas où il l'a prise. Si la place Baudoyer succède à La Billardière, ce serait drôle, mieux que drôle, nous y gagnerions! (*Il rentre dans le bureau.*) Messieurs, il va y avoir de fameux changements, le papa La Billardière est décidément mort. Sans blague! parole d'honneur! Voilà Godard en course pour notre respectable chef Baudoyer, successeur présumé du défunt. (*Minard, Desroys, Colleville lèvent la tête avec étonnement, tous posent leurs plumes, Colleville se mouche.*) Nous allons avancer, nous autres! Colleville sera sous-chef au moins, Minard sera peut-être commis principal, et pourquoi ne le serait-il pas! il est aussi bête que moi. Hein! Minard, si vous étiez à deux mille cinq cents, votre petite femme

serait joliment contente et vous pourriez vous acheter des bottes.

COLLEVILLE.

Mais vous ne les avez pas encore, deux mille cinq cents.

BIXIOU.

Monsieur Dutocq les a chez les Rabourdin, pourquoi ne les aurais-je pas cette année? Monsieur Baudoyer les a eus.

COLLEVILLE.

Par l'influence de monsieur Saillard. Aucun commis principal ne les a dans la division Clergeot.

PAULMIER.

Par exemple! Monsieur Cochin n'a peut-être pas trois mille! Il a succédé à monsieur Vavasseur, qui a été dix ans sous l'Empire à quatre mille, il a été remis à trois mille à la première rentrée, et est mort à deux mille cinq cents. Mais par la protection de son frère, monsieur Cochin s'est fait augmenter, il a trois mille.

COLLEVILLE.

Monsieur Cochin signe *E. L. L. E. Cochin*, il se nomme Emile-Louis-Lucien-Emmanuel, ce qui *anagrammé* donne *Cochenville*. Eh bien, il est associé d'une maison de droguerie, rue des Lombards, la maison Matifat, qui s'est enrichie par des spéculations sur cette denrée coloniale.

BIXIOU.

Pauvre homme, il a fait un an de Florine.

COLLEVILLE.

Cochin assiste quelquefois à nos soirées, car il est de première force sur le violon... (*A Bixiou qui ne s'est pas encore mis au travail.*) Vous devriez venir chez nous entendre un concert, mardi prochain. On joue un *quintetto* de Reicha.

BIXIOU.

Merci, je préfère regarder la partition,

COLLEVILLE.

Est-ce pour faire un mot que vous dites cela?... car un artiste de votre force doit aimer la musique.

BIXIOU.

J'irai, mais à cause de madame.

BAUDOYER, *revenant.*

Monsieur Chazelle n'est pas encore venu, vous lui ferez mes compliments, messieurs.

BIXIOU, *qui a mis un chapeau à la place de Chazelle en entendant le pas de Baudoyer.*

Pardon, monsieur, il est allé demander un renseignement pour vous chez les Rabourdin.

CHAZELLE, *entrant son chapeau sur la tête et sans voir Baudoyer.*

Le père La Billiardère est enfoncé, messieurs! Rabourdin est chef de division, maître des requêtes! Il n'a pas volé son avancement, celui-là...

BAUDOYER, *à Chazelle.*

Vous avez trouvé cette nomination dans votre second chapeau, monsieur, n'est-ce pas? (*il lui montre le chapeau qui est à sa place.*) Voilà la troisième fois depuis le commencement du mois que vous venez après neuf heures; si vous continuez ainsi, vous ferez du chemin, mais savoir en quel sens! (*A Bixiou qui lit le journal.*) Mon cher monsieur Bixiou, de grâce laissez le journal à ces messieurs qui s'appêtent à déjeuner, et venez prendre la besogne d'aujourd'hui. Je ne sais pas ce que monsieur Rabourdin fait de Gabriel; il le garde, je crois, pour son usage particulier, je l'ai sonné trois fois. (*Baudoyer et Bixiou rentrent dans le cabinet.*)

CHAZELLE.

Damné sort!

PAULMIER, *enchanté de tracasser Chazelle.*

Ils ne vous ont donc pas dit en bas qu'il était monté? D'ailleurs, ne pouviez-vous regarder en entrant, voir le chapeau à votre place, et l'éléphant...

COLLEVILLE, *riant*.

Dans la ménagerie.

PAULMIER.

Il est assez gros pour être visible.

CHAZELLE, *au désespoir*.

Parbleu, pour quatre francs soixante-quinze centimes que nous donne le gouvernement par jour, je ne vois pas que l'on doive être comme esclaves.

FLEURY, *entrant*.

A bas Baudoyer! vive Rabourdin! voilà le cri de la division.

CHAZELLE, *s'exaspérant*.

Baudoyer peut bien me faire destituer s'il le veut, je n'en serai pas plus triste. A Paris, il existe mille moyens de gagner cinq francs par jour! on les gagne au palais à faire des copies pour les avoués...

PAULMIER, *asticotant toujours Chazelle*.

Vous dites cela, mais une place est une place, et le courageux Colleville qui se donne un mal de galérien en dehors du bureau, qui pourrait gagner, s'il perdait sa place, plus que ses appointements, rien qu'en montrant la musique, eh bien! il aime mieux sa place. Que diantre, on n'abandonne pas ses espérances.

CHAZELLE, *continuant sa philippique*.

Lui, mais pas moi! Nous n'avons plus de chances. Parbleu! il fut un temps où rien n'était plus séduisant que la carrière administrative. Il y avait tant d'hommes aux armées qu'il en manquait pour l'administration. Les gens édentés, blessés à la main, au pied, de santé mauvaise, comme Paulmier, les myopes obtenaient un rapide avancement. Les familles, dont les enfants grouillaient dans les lycées, se laissaient alors fasciner par la brillante existence d'un jeune homme en lunettes, vêtu d'un habit bleu, dont la boutonnière était allumée par un ruban rouge, et qui touchait un millier de francs par mois, à la charge d'aller quelques heures dans un ministère quelconque, y surveiller quelque chose, y arri-

vant tard et partant tôt, ayant, comme lord Byron, des heures de loisir et faisant des romances, se promenant aux Tuileries, doué d'un petit air rogue, se faisant voir partout, au spectacle, au bal, *admis dans les meilleures sociétés*, dépensant ses appointements, rendant ainsi à la France tout ce que la France lui donnait, rendant même des services. En effet, les employés étaient alors, comme Thuillier, cajolés par de jolies femmes; ils paraissaient avoir de l'esprit, ils ne se lassaient point trop dans les bureaux. Les impératrices, les reines, les princesses, les maréchales de cette heureuse époque avaient des caprices. Toutes ces belles dames avaient la passion des belles âmes; elles aimaient à protéger. Aussi, pouvait-on remplir vingt-cinq ans une place élevée, être auditeur au conseil d'État ou maître des requêtes, et faire des rapports à l'empereur en s'amusant avec son auguste famille. On s'amusait et l'on travaillait tout ensemble. Tout se faisait vite. Mais aujourd'hui, depuis que la chambre a inventé la spécialité pour les dépenses, et les chapitres intitulés : Personnel! nous sommes moins que des soldats. Les moindres places sont soumises à mille chances, car il y a mille souverains...

BIXIOU, *rentrant*.

Chazelle est donc fou. Où voit-il mille souverains?... serait-ce par hasard dans sa poche?...

CHAZELLE.

Comptons! Quatre cents au bout du pont de la Concorde, ainsi nommé parce qu'il mène au spectacle de la perpétuelle discorde entre la gauche et la droite de la chambre; trois cents autres au bout de la rue de Tournon. La cour, qui doit compter pour trois cents, est donc obligée d'avoir sept cents fois plus de volonté que l'empereur pour nommer un de ses protégés à une place quelconque!...

FLEURY.

Tout cela signifie que, dans un pays où il y a trois pouvoirs, il y a mille à parier contre un qu'un employé

qui n'est protégé que par lui-même n'aura point d'avancement.

BIXIOU, regardant tour à tour Chazelle et Fleury.

Ah! mes enfants, vous en êtes encore à savoir qu'aujourd'hui le plus mauvais état c'est l'état d'être à l'État...

FLEURY.

A cause du gouvernement constitutionnel.

COLLEVILLE.

Messieurs!... ne parlons pas politique.

BIXIOU.

Fleury a raison. Aujourd'hui, messieurs, servir l'État, ce n'est plus servir le prince qui savait punir et récompenser! Aujourd'hui l'État, c'est tout le monde. Or, tout le monde ne s'inquiète de personne. Servir tout le monde, c'est ne servir personne. Personne ne s'intéresse à personne. Un employé vit entre ces deux négations! Le monde n'a pas de pitié, n'a pas d'égard, n'a ni cœur, ni tête, tout le monde est égoïste, tout le monde oublie demain les services d'hier. Vous avez beau vous trouver, comme monsieur Baudoyer, dès l'âge le plus tendre, un génie administratif, le Châteaubriand des rapports, le Bossuet des circulaires, le Canalis des mémoires, l'enfant sublime de la dépêche, il existe une loi désolante contre le génie administratif, la loi sur l'avancement avec sa moyenne. Cette fatale moyenne résulte des tables de la loi sur l'avancement et des tables de mortalité combinées. Il est certain qu'en entrant dans quelque administration que ce soit, à l'âge de dix-huit ans, on n'obtient dix-huit cents francs d'appointements qu'à trente ans; pour en obtenir six mille à cinquante, la vie de Colleville nous prouve que le génie d'une femme, l'appui de plusieurs pairs de France, de plusieurs députés influents, ne sert à rien. Il n'est donc pas de carrière libre et indépendante dans laquelle, en douze années, un jeune homme ayant fait ses humanités, vacciné, libéré du service militaire, jouissant de ces facultés, sans avoir une intelligence transcendante, n'ait amassé un capital de quarante-cinq mille francs de centimes, représentant la rente perpétuelle

de notre traitement essentiellement transitoire, car il n'est pas même viager. Dans cette période, un épicier doit avoir gagné dix mille francs de rente, avoir déposé son bilan, ou présidé le tribunal de commerce. Un peintre a badigeonné un kilomètre de toile, il doit être décoré de la Légion d'honneur, ça se poser en grand homme inconnu. Un homme de lettres est professeur de quelque chose, ou journaliste à cent francs pour mille lignes, il écrit des feuilletons, ou se trouve à Sainte-Pélagie après un pamphlet lumineux qui mécontente les jésuites, ce qui constitue une valeur énorme et en fait un homme politique. Enfin, un oisif, qui n'a rien fait, car il y a des oisifs qui font quelque chose, a fait des dettes et une veuve qui les lui paye. Un prêtre a eu le temps de devenir évêque *in partibus*. Un vaudevilliste est devenu propriétaire, quand il n'aurait jamais fait, comme du Bruel, de vaudevilles entiers. Un garçon intelligent et sobre, qui aurait commencé l'escompte avec un très-petit capital, comme mademoiselle Thuillier, achète alors un quart de charge d'agent de change. Allons plus bas! Un petit clerc est notaire, un chiffonnier a mille écus de rentes, les plus malheureux ouvriers ont pu devenir fabricants; tandis que, dans le mouvement rotatoire de cette civilisation qui prend la division infinie pour le progrès, un Chazelle a vécu à vingt-deux sous par tête!... — se débat avec son tailleur et son bottier! — a des dettes! — n'est rien! et s'est *crétinisé!* Allons! messieurs, un beau mouvement! Hein! donnons tous nos démissions!... Fleury, Chazelle, jetez-vous dans d'autres parties, et devenez-y deux grands hommes!...

HAZELLE, calmé par le discours de Bixiou.

Merci. (Rire général.)

BIXIOU.

Vous avez tort; dans votre situation je prendrais les devants sur le secrétaire général.

HAZELLE, inquiet.

Et qu'a-t-il donc à me dire?

BIXIOU.

Odry vous dirait, Chazelle, avec plus d'agrément que n'en mettra des Lupeaux, que pour vous la seule place libre est place de la Concorde.

PAULMIER, *tenant le tuyau du poêle embrassé.*

Parbleu, Baudoyer ne vous fera pas grâce, allez.

FLEURY.

Encore une vexation de Baudoyer! Ah! quel singulier pistolet vous avez là! Parlez-moi de monsieur Rabourdin, voilà un homme. Il m'a mis de la besogne sur ma table, il faudrait trois jours pour l'expédier ici... eh bien, il l'aura pour ce soir, à quatre heures. Mais il n'est pas sur mes talons pour m'empêcher de venir causer avec les amis.

BAUDOYER, *se montrant.*

Messieurs, vous conviendrez que si l'on a le droit de blâmer le système de la chambre ou la marche de l'administration, ce doit être ailleurs que dans les bureaux! (*Il s'adresse à Fleury.*) Pourquoi venez-vous ici, monsieur?

FLEURY, *insolemment.*

Pour avertir ces messieurs qu'il y a du remue-ménage! Du Bruel est mandé au secrétariat général, Dutocq y va! Tout le monde se demande qui sera nommé.

BAUDOYER, *en rentrant.*

Ceci, monsieur, n'est pas votre affaire, retournez à votre bureau, ne troublez pas l'ordre dans le mien...

FLEURY, *sur la porte.*

Ce serait une fameuse injustice si Rabourdin *la cobait!* Ma foi! je quitterais le ministère. (*Il revient.*) Avez-vous trouvé votre anagramme, papa Colleville?

COLLEVILLE.

Oui, le voici.

FLEURY, *se penche sur le bureau de Colleville.*

Fameux! fameux! Voilà ce qui ne manquera pas d'arriver si le gouvernement continue son métier d'hypocrite. (*Il fait signe aux employés que Baudoyer écoute.*) Si le gouvernement disait franchement son intention sans conserver d'ar-

rière-pensée, les libéraux verraient alors ce qu'ils auraient à faire. Un gouvernement qui met contre lui ses meilleurs amis, et des hommes comme ceux des *Débats*, comme Châteaubriand et Royer-Collard! ça fait pitié!

COLLEVILLE, *après avoir consulté ses collègues.*

Tenez, Fleury, vous êtes un bon enfant; mais ne parlez pas politique ici, vous ne savez pas le tort que vous nous faites.

FLEURY, *sèchement.*

Adieu, messieurs, je vais expédier. (*Il revient et parle bas à Bixiou.*) On dit que madame Colleville est liée avec la congrégation.

BIXIOU.

Par où?...

FLEURY, *il éclate de rire.*

On ne vous prend jamais sans vert!

COLLEVILLE, *inquiét.*

Que dites-vous?

FLEURY.

Notre théâtre a fait hier mille écus avec la pièce nouvelle, quoiqu'elle soit à sa quarantième représentation. Vous devriez venir la voir, les décorations sont superbes.

En ce moment, des Lupeaux recevait au secrétariat du Bruel, à la suite duquel Dutocq s'était mis. Des Lupeaux avait appris par son valet de chambre la mort de monsieur de La Billardière, et voulait plaire aux deux ministres, en faisant paraître le soir même un article nécrologique.

— Bonjour, mon cher du Bruel, dit le demi-ministre au sous-chef en le voyant entrer et le laissant debout. Voussavez la nouvelle? La Billardière est mort, les deux ministres étaient présents quand il a été administré. Le bonhomme a fortement recommandé Rabourdin, disant qu'il mourrait bien malheureux s'il ne savait pas avoir pour successeur celui qui constamment avait rempli sa place. Il paraît que l'agonie est une question où l'on avoue tout. Le ministre s'est d'autant plus engagé, que son intention, comme celle du conseil, est de récompenser les nombreux services de

monsieur Rabourdin (il hoche la tête), le conseil d'État réclame ses lumières. On dit que monsieur de La Billardière quitte la division de défunt son père et passe à la commission du sceau, c'est comme si le roi lui faisait un cadeau de cent mille francs, la place est comme une charge de notaire et peut se vendre. Cette nouvelle réjouira votre division, car on pouvait croire que Benjamin y serait placé. Du Bruel, il faudrait brocher dix ou douze lignes en manière de *fait Paris*, sur le bonhomme; leurs Excellences y jetteront un coup d'œil (il lit les journaux). Savez-vous la vie du papa La Billardière?

Du Bruel fit un geste pour accuser son ignorance.

— Non? reprit des Lupeaulx. Eh bien, il a été mêlé aux affaires de la Vendée, il était l'un des confidents du feu roi. Comme monsieur le comte de Fontaine, il n'a jamais voulu transiger avec le premier consul. Il a un peu chouanné. C'est né en Bretagne d'une famille parlementaire si jeune, qu'il a été anobli par Louis XVIII. Quel âge avait-il? N'importe! Arrangez bien ça... *La loyauté qui ne s'est jamais démentie... une religion éclairée...* (le pauvre bonhomme avait pour manie de ne jamais mettre le pied dans une église), donnez-lui du *pieux serviteur*... Amenez gentiment qu'il a pu chanter le cantique de Siméon à l'avènement de Charles X. Le comte d'Artois estimait beaucoup La Billardière, car il a coopéré malheureusement à l'affaire de Quiberon et a tout pris sur lui. Vous savez?... La Billardière a justifié le roi dans une brochure publiée en réponse à une impertinente histoire de la Révolution faite par un journaliste, vous pouvez donc appuyer sur le dévouement. Enfin, pesez bien vos mots, afin que les autres journaux ne se moquent pas de nous, et apportez-moi l'article. Vous étiez hier chez Rabourdin?

— Oui, *monseigneur*, dit du Bruel. Ah, pardon!

— Il n'y a pas de mal, répondit en riant des Lupeaulx.

— Sa femme était délicieusement belle, reprit du Bruel, il n'y a pas deux femmes pareilles dans Paris: il y en a d'aussi spirituelles qu'elle, mais il n'y en a pas de si gracieusement spirituelle; une femme peut être plus belle que

Célestine, mais il est difficile qu'elle soit si variée dans sa beauté. Madame Rabourdin est bien supérieure à madame Colleville! dit le vaudevilliste en se rappelant l'aventure de des Lupeaulx. Flavie doit ce qu'elle est au commerce des hommes, tandis que madame Rabourdin est tout par elle-même, elle sait tout; il ne faudrait pas se dire un secret en latin devant elle. Si j'avais une femme semblable, je crois pouvoir parvenir à tout.

— Vous avez plus d'esprit qu'il n'est permis à un autel, d'en avoir, répondit des Lupeaulx avec un mouvement de vanité. Puis il se détourna pour apercevoir Dutocq, et lui dit: — Ah! bonjour, Dutocq. Je vous ai fait demander pour vous prier de me prêter votre Charlet, s'il est complet; la comtesse ne connaît rien de Charlet.

Du Bruel se retira.

— Pourquoi venez-vous sans être appelé? dit durement des Lupeaulx à Dutocq quand ils furent seuls. L'État est-il en péril pour venir me trouver à dix heures, au moment où je vais déjeuner avec Son Excellence?

— Peut-être, monsieur, dit Dutocq. Si j'avais eu l'honneur de vous voir ce matin, vous n'auriez sans doute pas fait l'éloge du sieur Rabourdin après avoir lu le vôtre tracé par lui.

Dutocq ouvrit sa redingote, prit un cahier de papier moulé sur son côté gauche, et le posa sur le bureau de des Lupeaulx, à un endroit marqué. Puis il alla pousser le verrou, craignant une explosion. Voici ce que lut le secrétaire général à son article pendant que Dutocq fermait la porte.

MONSIEUR DES LUPEAUX. *Un gouvernement se déconsidère en employant ostensiblement un tel homme qui a sa spécialité dans la police diplomatique. On peut opposer ce personnage avec succès aux fibustiers politiques des autres cabinets, ce serait dommage de l'employer à la police intérieure; il est au-dessus de l'espion vulgaire, il comprend un plan, il saurait mener à bien une infamie nécessaire et savamment couvrir sa retraite.*

Des Lupeaulx était succinctement analysé en cinq ou six phrases, la quintessence du portrait biographique placé au commencement de cette histoire. Aux premiers mots, le secrétaire général se sentit jugé par un homme plus fort que lui; mais il voulut se réserver d'examiner ce travail, qui allait loin et haut, sans livrer ses secrets à un homme comme Dutocq. Des Lupeaulx montra donc à l'espion un visage calme et grave. Le secrétaire général, comme les avoués et les magistrats, comme les diplomates et tous ceux qui sont obligés de fouiller le cœur humain, ne s'étonnait plus de rien. Rompu aux trahisons, aux ruses de la haine, aux pièges, il pouvait recevoir dans le dos une blessure, sans que son visage en parlât.

— Comment vous êtes-vous procuré cette pièce ?

Dutocq raconta sa bonne fortune; en l'écoutant, la figure de des Lupeaulx ne témoignait aucune approbation. Aussi l'espion finit-il en grande crainte le récit qu'il avait commencé triomphalement.

— Dutocq, vous avez mis le doigt entre l'écorce et l'arbre, répondit sèchement le secrétaire général. Si vous ne voulez pas vous faire de très-puissants ennemis, gardez le plus profond secret sur ceci, qui est un travail de la plus haute importance et à moi connu.

Des Lupeaulx renvoya Dutocq par un de ces regards qui sont plus expressifs que la parole.

— Ah ! ce scélérat de Rabourdin s'en mêle aussi ! se disait Dutocq épouvanté de trouver un rival dans son chef. Il est dans l'état-major quand je suis à pied ! Je ne l'aurais pas cru !

A tous ses motifs d'aversion contre Rabourdin se joignit la jalousie de l'homme de métier contre un confrère, un des plus violents ingrédients de haine.

Quand des Lupeaulx fut seul, il tomba dans une étrange méditation. De quel pouvoir Rabourdin était-il l'instrument ? fallait-il profiter de ce singulier document pour le perdre, ou s'en armer pour réussir auprès de sa femme ? Ce mystère fut tout obscur pour des Lupeaulx, qui parcourait avec effroi les pages de cet état où les hommes de sa connaissance

étaient jugés avec une profondeur inouïe. Il admirait Rabourdin, tout en se sentant blessé au cœur par lui. L'heure du déjeuner surprit des Lupeaulx dans sa lecture.

— Monseigneur va vous attendre si vous ne descendez pas, vint lui dire le valet de chambre du ministre.

Le ministre déjeunait avec sa femme, ses enfants et des Lupeaulx, sans domestiques. Le repas du matin est le seul moment d'intimité que les hommes d'État peuvent conquérir sur le mouvement de leurs dévorantes affaires. Mais, malgré les ingénieuses barrières par lesquelles ils défendent cette heure de causerie intime et de laisser-aller donnée à leur famille et à leurs affections, beaucoup de grands et de petits savent les franchir. Les affaires viennent souvent, comme en ce moment, se jeter à travers leur joie.

— Je croyais Rabourdin un homme au-dessus des employés ordinaires, et le voilà qui, dix minutes après la mort de La Billardière, invente de me faire parvenir par La Brière un vrai billet de théâtre. Tenez, dit le ministre à des Lupeaulx en lui donnant un papier qu'il roulait entre ses doigts.

Trop noble pour songer au sens honteux que la mort de monsieur La Billardière prêtait à sa lettre, Rabourdin ne l'avait pas retirée des mains de La Brière en apprenant par lui la nouvelle. Des Lupeaulx lut ce qui suit :

« Monseigneur,

» Si vingt-trois ans de services irréprochables peuvent
» mériter une faveur, je supplie Votre Excellence de m'accorder une audience aujourd'hui même, il s'agit d'une
» affaire où mon honneur se trouve engagé. »

Suivaient les formules de respect.

— Pauvre homme ! dit des Lupeaulx avec un ton de compassion qui laissa le ministre dans son erreur, nous sommes entre nous, faites-le venir. Vous avez conseil après la chambre, et Votre Excellence doit aujourd'hui répondre à l'opposition, il n'y a pas d'autre heure où vous puissiez le recevoir. — Des Lupeaulx se leva, demanda l'huissier, lui